DU

TYPHUS FAMÉLIQUE

ET

DE QUELQUES MALADIES VOISINES.

CONFÉRENCE

AU BÉNÉFICE DES AFFAMÉS DE LA PRUSSE ORIENTALE

FAITE LE 9 FÉVRIER 1868

PAR

R. VIRCHOW

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE BERLIN, MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE, ASSOCIÉ ETRANGER DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE ETC.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

HENRI HALLOPEAU

INTERNE DES HOPITAUX DE PARIS.



PARIS.

C. REINWALD, 15 RUE DES SAINTS-PÈRES.

1868.

Pour la première fois depuis vingt ans, le spectre menaçant du typhus famélique vient de nouveau se dresser en Allemagne devant les yeux du peuple. Envain voudrait-on le nier: il est là, cet ennemi redoutable, qui, dans sa double essence, semble réunir deux des plus cruels fléaux de l'humanité: la faim et la maladie. Les habitants necessiteux des villages et des petites villes ne sont plus seuls exposés à son action funeste. Déjà d'autres classes du peuple ont fourni des victimes au poison meurtrier. Des médecins, des personnes s'occupant des malades, ont succombé, donnant ainsi le témoignage de leur courageuse abnégation.

Et l'on viendrait nous dire: la science ne reconnaît pas le typhus famélique! La science doit s'expliquer sur cette assertion. Nous nous efforcerons d'apporter dans cette question une précision telle, que ce ne sera pas notre faute, si la vérité n'apparaît pas claire comme le jour.

La science, dit-on, nie qu'il y ait connexion entre la famine et le typhus? La négation serait difficile, en présence des exemples toujours nouveaux que nous offre, depuis des milliers d'années, l'histoire de l'humanité. Je ne parle pas de cette prétendue histoire générale que l'on enseigne dans les écoles, de cette histoire que récemment un amiral français faisait consister uniquement

dans le récit des guerres et des traités. Heureusement cette opinion n'est généralement acceptée ni en Allemagne, ni en Angleterre, ni en Amérique: aujourd'hui, quand nous avons entendu les représentants du gouvernement affirmer à leur tour que, si la Prusse a vaincu dans les campagnes de la Bohême, elle le doit en partie à ses écoles primaires, il nous sera permis de dire que l'histoire des guerres n'est que l'histoire extérieure des peuples. — Leur histoire intérieure se recueille à deux sources bien distinctes: d'une part, elle enregistre les progrès de la science, ces merveilleuses victoires de l'esprit humain: c'est ce que nous nommons l'histoire de la civilisation; d'autre part, elle conserve la mémoire des obstacles toujours nouveaux, des cruelles souffrances que sans cesse la vie humaine rencontre sur son chemin; c'est l'histoire de la médecine qui, pour n'être connue que de quelques uns, n'en constitue pas moins une partie de l'histoire générale, féconde en enseignements.

Dans les recherches qui nous occupent, ces trois ordres de faits devront être simultanément consultés. Souvent, en effet, aux terreurs de la famine et de l'épidémie viennent s'ajouter celles de la guerre. Un lien fraternel les unit, ces trois cavaliers apocalyptiques qui exterminent les enfants de l'homme! Le typhus famélique est, dès son origine, le compagnon du typhus de la guerre. L'on ne peut étudier l'un scientifiquement, sans avoir constamment l'autre devant les yeux. Dans l'esprit de bien des hommes ils se trouvent confondus.

Au temps de la seconde guerre du Péloponèse (430 à 425 avant J. C.), alors qu'Athènes était visitée par cette cruelle épidémie, qui lui enleva le plus illustre de ses hommes d'état, Périclès, et un grand nombre de

citoyens, on se rappelait, raconte Thucydide, ce proverbe, vieille prédiction, au dire des vieillards:

„La guerre Dorique viendra, et avec elle, de compagnie, la Peste.“

On discutait, si, dans le proverbe des anciens, il n'y avait pas la faim (limos), au lieu de la peste (loimos). Inutiles débats, car, avec l'épidémie, étaient venues la disette et la famine.

On disait au moyen âge avec plus de raison encore:

„Guerre, pestilence et disette, quand l'une est là, l'autre n'est pas loin.“

Et l'occasion ne faisait pas faute, à cette époque, pour vérifier l'exactitude de ce proverbe, car l'on peut citer plus d'un siècle où l'histoire des guerres et des souffrances est bien près de constituer, à elle seule, toute l'histoire des peuples. Ce furent, dirons-nous, des siècles de ténèbres, ces temps où l'histoire de la civilisation trouve si peu à recueillir.

A mesure que la lumière croit et se propage, les guerres se montrent moins fréquemment. A la faveur des longs intervalles de paix, le commerce s'éveille, l'agriculture, l'industrie, l'art, la science prospèrent et se développent. Malgré la cherté croissante, la famine devient de plus en plus rare, et enfin si exceptionnelle, que les vieux proverbes s'effacent de la mémoire des hommes.

Quand la peste famélique ravagea la haute Silésie en 1847 et 1848, l'on n'avait pas vu, en Allemagne, de semblables épidémies depuis plus de 70 ans, c'est à dire depuis 1770—1772. Le typhus des armées n'avait pas réparu depuis les grandes guerres de Napoléon, quand en 1855 et 1856 il éclata soudainement, dans toute sa violence, sous les murs de Sébastopol. Une paix longue

et heureuse avait amené, parmi ses nombreux bienfaits, l'amélioration de la santé publique. Deux générations avaient passé sans que le pâle fantôme de la faim se fût dressé sur le sol de notre patrie. Nous étonnerons-nous, si, même parmi les savants, les enseignements de l'expérience étaient presque tombés dans l'oubli?

Pendant cette longue période, la médecine avait fait des pas de géant. La science avait conquis de nouveaux domaines; l'anatomie pathologique, nouvellement développée, avait jété sur les altérations des organes internes une lumière de plus en plus vive. Au lit du malade, de nouvelles méthodes d'investigation permettaient d'établir, avec une incomparable précision, le diagnostic des maladies. De nouvelles dénominations nosologiques avaient été adoptées. D'anciennes désignations, autrefois plus générales et plus vagues, avaient été renfermées dans un sens plus étroit, mais nettement déterminé; et d'autres, qui avaient autrefois une signification restreinte, étaient devenues plus larges et plus générales.

C'est ce qui particulièrement était arrivé pour le mot typhus. Ce mot remonte à la plus haute antiquité. On le trouve déjà dans le plus ancien des médecins grecs dont les écrits nous soient parvenus, dans Hippocrate, qui vivait au temps de la peste d'Athènes. Il signifie littéralement fumée, brouillard, et de là, au figuré, obscurcissement de l'esprit, trouble de l'intelligence; c'est à dire un état du cerveau, dans lequel l'activité de cet organe est suspendue ou entravée; la connaissance se perd, et suivant l'expression actuellement en usage, la tête est prise. Bientôt on y rattacha l'idée que ces troubles cérébraux étaient necessairement liés à la fièvre ou même causés par elle.

Pendant toute l'antiquité le mot fut peu usité, moins

encore au moyen âge. Dans les temps modernes son usage se répandit de plus en plus. Il se généralisa pendant les grandes guerres de Napoléon, où il désignait spécialement le typhus des armées. Quand l'épidémie disparut, de 1815 à 1816, on conserva le mot et on l'appliqua à la maladie, que l'on désignait autrefois sous les noms de fièvre muqueuse, fièvre nerveuse et autres, et qui se présente sous la forme d'une fièvre grave, avec troubles de l'encéphale, et altération profonde de tout le système nerveux. Pour éviter la confusion, nous donnerons provisoirement à cette affection le nom de typhus de la paix.

Déjà, pendant les dernières années de la guerre, vers 1813, deux savants français, Petit et Serres, avaient découvert dans cette forme de typhus des altérations caractéristiques des viscères abdominaux, et particulièrement des glandes intestinales. Bientôt après, en Allemagne, où déjà quelques observations analogues avaient été faites dans le siècle précédent, l'existence de ces altérations était confirmée, notamment par Pommer et Schönlein. L'on démontrait ainsi que cette maladie constitue essentiellement un typhus abdominal ou intestinal (fièvre typhoïde, Ileo-Typhus). De 20 à 30 ans s'écoulèrent cependant, avant que cette opinion ne fut généralement adoptée. Elle est aujourd'hui entrée dans la science.

Quels sont les rapports de cette maladie avec le typhus de la guerre et le typhus famélique? En Allemagne et en France les circonstances nécessaires pour l'étude de cette question furent longtemps sans se présenter. En Angleterre, où elles se produisirent, on ne sut pas assez les mettre à profit. L'épidémie de 1848

dans la Haute Silésie, le typhus, qui en 1856 éclata au milieu des armées alliés, vinrent confirmer l'opinion de plus en plus répandue en Angleterre, que les altérations abdominales, constantes dans le typhus de la paix, manquent dans le typhus des armées. On put établir ainsi qu'il existe deux espèces distinctes de typhus, dont l'une se trouve étroitement liée à la guerre et à la famine, tandis que l'autre, celle que nous observons communement, en est indépendante. En opposition avec le typhus abdominal (fièvre typhoïde), constamment accompagné d'altérations viscérales, j'ai désigné la première forme sous le nom de typhus simple.

Ici s'élève cette question: le typhus de la guerre et le typhus famélique sont-ils une seule et même maladie? La réponse est difficile, car heureusement, pendant longtemps, les observations ont manqué pour établir la comparaison. Plus tard, quand l'occasion se présenta, l'on vit que, parmi les cas rangés en masse sous le nom de typhus famélique, l'on pouvait encore distinguer deux groupes différents, dont l'un seulement peut se placer à côté du typhus des armées. Etudions d'abord ce dernier.

La première description d'une fièvre pestilentielle de ce genre est due à un médecin de Vérone, Girolamo Fracastoro, qui observa une épidémie survenue en 1508 dans la Haute Italie, après une cruelle disette. Une éruption particulière, se présentant sous forme de taches rouges, semblables à des piqûres de puces, fit donner, dans le peuple, à cette maladie le nom de maladie des piqûres des puces (morbus peticularis), d'où le nom de fièvre pétéchiale ou typhus pétéchial. En Allemagne on adopta le nom de Fleckfieber (fièvre tachetée).

Par opposition au nom de typhus abdominal, celui de typhus exanthématique ou éruptif est devenue usuel. L'éruption, en effet, est quelquefois si intense, que des personnes inexpérimentées, et même des médecins peu exercés confondent la maladie avec la rougeole.

Les relations entre la fièvre pétéchiale et la famine avaient été dès l'abord reconnues, mais reléguées au second plan, car, à cette époque, les variations atmosphériques et le cours des étoiles avaient encore, dans l'opinion des savants, une plus grande importance. La formidable épidémie de 1770—1772, qui ravagea toute l'Allemagne du Nord, une partie de l'Allemagne dn Sud et de la Frauce, établit en toute évidence la connexion, qui existe entre cette maladie et la disette.

Ce furent de dures années. Les étés furent froids, les hivers sans fortes gelées, le temps presque toujours couvert et humide. La pluie tomba par torrents et en telle abondance, que les inondations les plus terribles que l'on eût vues jusqu'alors envahirent les bassins de toutes les rivières. L'ou compta

en 1768	— 177	jours de plue
1769	— 201	- - -
1770	— 208	- - -
1771	— 175	- - -
1772	— 166	- - -

Il y avait une dépression barométrique constante et considérable. Le vent d'ouest soufflait sans cesse, et d'épais uuages gris assombrissaient le jour. Dans la vallée centrale de l'Elbe, on compta eu 1769 neuf jours de beau temps; en 1770 cinq, et dix en 1771. Le 10me Mai, le thermomètre marquait 4 degrés, et le 12me Juillet la neige tombait eu abondance sur le Hnndsrück. Par

suite, la recolte manqua complètement. En 1770, la disette des grains amena bientôt une véritable famine, surtout dans la vieille Marche, l'Eichsfeld, toute la Bohême, la Moravie, le Hanovre, les pays rhénans et la France. Un médecin qui pratiquait à Heiligenstadt, dans le Eichsfeld, pendant l'épidémie, Arand, nous a laissé une vivante description de ses impressions. J'en extrais le passage suivant:

„Je ne pourrai jamais penser sans frissonner à la „misère de notre pays, à la situation lamentable, déso„lante et cruelle où se trouvaient nos concitoyens. Les „infortunés étaient sans espérance. Foin, regain, produits „maraichers, légumes, fruits, tout avait été perdu. Le „paysan voyait en gémissant s'anéantir, avec la moisson, „le fruit de ses pénibles sueurs. Tous les fléaux conju„rés, et parmi eux, les plus épouvantable de tous, la fa„mine, sévissaient avec fureur contre les infortunés. Les „grains germaient sur leur tige, et avant leur maturité, „ils devaient, à demi desséchés au feu du four, servir à „apaiser les souffrances des misérables affamés. Le peu „qui restait des récoltes était rentré humide dans les gran„ges. La paille gonflée pouvait à peine servir comme „fourrage. Les grains ne pouvaient être sauvés de la „putréfaction. Ainsi avariée, la nourriture des hommes, „et celles du bétail devenaient dangereuses.“

„La perte totale des récoltes pendant trois années „porta la cherté et la rareté des vivres à un degré que „l'on n'aurait pu concevoir autrefois, et que la postérité „refusera de croire. La plus épouvantable misère et la „plus cruelle faminè sévirent contre les malheureux. Tout „commerce avait cessé. La terre ne donnait plus aucun „produit. Faute d'argent, l'on ne pouvait avoir de pain.

„Ce que l'on achetait pour quatre groschen (50 centimes) „était insuffisant pour rassasier une personne. Qu'était „ce pour une famille entière! Et ce pain si désiré était „à peine nourrissant. On ne s'étonnera pas, si ces mal-„heureux, pour soutenir leur existence, en venaient à se „nourrir d'aliments contre nature; par exemple, de gazon, „d'herbes, de chardons, de choux avariés, de bouillie de „son, de vesces, de paille d'avoine grillée et d'autres „choses semblables. C'est ainsi qu'ils se trouvaient réduits „à des aliments, dont vivent habituellement les renards."

„C'était une nourriture étrange, inusitée, qui exer-„çait sur cette maladie, que nous nommons la fièvre, une „influence capitale."

Cette fièvre, qui ravagea de vastes contrées et se répandit par contagion dans les classes aisées, a été décrite à peu près uniformément par tous les observateurs sous les noms de fièvre pétéchiale ou putride.

L'Irlande fut à son tour visitée en 1771 par une épédemie de fièvre pétéchiale. Ce fait, à vrai dire, n'a attiré notre attention que depnis peu, quand nous avons appris qu'il y avait là un chapître toujours ouvert de l'histoire des souffrances humaines. Depuis près de deux siècles, l'Irlande peut être considérée comme le siége principal du typhus famélique. Et l'on peut dire sans crainte, qu'elle a été, depuis 1808, le foyer continuel des plus violentes épidémies de typhus pétéchial, comme l'Egypte celui de la peste. A cet égard, aucun pays du monde ne saurait lui être comparé. L'opinion publique s'est surtout préoccupée de cet état de choses, depuis la grande épidémie de 1817 à 1819, qui fit périr 44,000 personnes, et atteignit un huitième de la population totale. La maladie fit des victimes jusque dans Londres

et dans Edimbourg. Depuis, de nouvelles épidémies se sont succédées à de courts intervalles. Nous mentionnerons entre toutes celle de 1846—1848, qui sévit avec une violence inouie. Elle éclata après une disette de pommes de terre. On évalua le nombre des malades dans tout le pays à plus d'un million, et dans Dublin seul à 40,000 au moins. Les pauvres Irlandais abandonnaient en masse leur île verte; mais avec eux ils emportaient le typhus. On compta en Angleterre plus de 300,000 malades, dont un grand nombre à Liverpool, où 10,000 périrent. En 1847, 75,000 Irlandais émigrèrent au Canada. Près de 10,000 succombèrent, soit dans la traversée, soit dans les quarantaines, qui n'empêchèrent pas l'épidémie de se propager dans un bon nombre de villes américaines.

En même temps, que l'épidémie irlandaise, bien que sans rapport direct avec elle, le typhus famélique se développait, et se répandait épidémiquement dans les Flandres et la Haute Silésie. Dans les Flandres, le bien-être des populations rurales avait disparu, depuis qu'en 1836 l'industrie linière, jusque là florissante, avait été ruinée par la fabrication[1]). En 1845 les machines avaient définitivement triomphé du travail manuel. En 1846 la récolte de pommes de terre se perdit entièrement. La moisson fut des plus médiocres. La misère devint telle qu'en bien des endroits les habitants se trouvaient réduits, pour toute nourriture, à des navets gâtés, des pissenlits, des feuilles de choux, des carottes, des pommes de terre avariées, un peu de pain noir, et en-

1) Un vieux proverbe disait: „Snyd vlaemsche Spinsters duimen af en Vlaenderen sterft van gebrek."

core bien des familles ne pouvaient se procurer ces aliments tous les jours. Alors éclata l'épidémie. A la fin de 1847, le recensement montrait que le grand nombre des décès avait ramené la population au chiffre de 1841 dans la Flandre occidentale, à celui de 1842 dans la Flandre orientale. Sur 60,377 malades 11,900, c'est à dire, près de 20 pCt. avaient succombé[1]).

Dans la Haute Silésie, dès 1845, la récolte des pommes de terre avait été mauvaise. Il en fut de même en 1846, et les besoins devinrent si criants, que les cantons durent emprunter de l'argent, pour distribuer de la farine aux pauvres. L'annexion de la république de Cracovie à l'Autriche et les prohibitions douanières, qui en résultèrent, réduisirent brusquement à rien l'industrie de la toile et de la laine, jusque là florissante dans les petites villes. Les pauvres se virent forcés de vendre leurs vaches. La provision de choux, nourriture favorite du bas peuple, s'épuisa. Il ne resta que des pommes de terre malades et pourries, du chiendent, du trèfle vert et des fruits à peine mangeables. L'été de 1847 avait d'abord fait naître de grandes espérances; mais des pluies torrentielles et des inondations survinrent; les pommes de terre furent de nouveau malades; la récolte manqua complètement: alors survint l'épidémie.

Dans le rapport, que je publiai dans l'été de 1848, je traçais le tableau suivant: „Une épidémie dévasta„trice, une terrible famine, sévissaient en même temps „contre une population pauvre, ignorante et abrutie. En „un an il est mort dans le district de Pless 10 pCt.

1) Heusinger in Canstatt's Jahresbericht für 1848. Band II. S. 311—15. Häser, Geschichte der epidemischen Krankheiten. Jena 1865. S. 633.

„des habitants, dont 6 et demi par la famine et l'épi-„démie, $1\frac{3}{10}$, d'après les listes administratives, par la faim „seule. En huit mois, dans le district de Rybnick, le „typhus atteignit 14 pCt. de la population. 20,46 pCt. „des malades moururent et d'après les constatations offi-„cielles il fallut subvenir pendant six mois à la nourriture „du tiers des habitants. Dans deux districts, au com-„mencement de 1848, les orphelins formaient 3 pCt. de la „population [1]). 33 médecins, un grand nombre de prê-„tres, des frères de la miséricorde, des personnes de toute „classe, ayant donné des soins aux malades, furent atteints „à leur tour et beaucoup perdirent la vie [2]).“ Le nombre total des victimes emportées par la faim et la maladie dans cette province est évalué à 20,000.

Dans toutes les épidémies, que je viens de citer, et il serait facile d'en augmenter le chiffre, c'était la fièvre pétéchiale, dans sa forme bien connue, qui décimait et au-delà les populations. L'on rattachait naturellement à la fièvre pétéchiale l'idée de son intime connexion avec la faim; et souvent, dans les écrits des savants et dans la bouche du peuple, les noms de fièvre, de typhus, de peste faméliques venaient remplacer ceux de typhus pétéchial, de typhus exanthématique, de fièvre pétéchiale.

---

1) Mr. Stiehl disait en 1851, dans son rapport à la Chambre des deputés: „En peu de temps, dans une contrée relativement peu étendue, „20,000 familles surprises par le typhus famélique ont laissé 9000 en-„fants orphelins et sans secours. Parmi ceux-ci, 500 sont morts dans „le district de Rybnick sur 1300, qui s'y trouvaient; sur 1600 trans-„portés dans les hôpitaux 252 ont péri du 1. Janvier au 31. Décem-„bre 1849, par conséquent après la fin de l'épidémie et de la famine.“

2) Virchow, Mittheilungen über die in Oberschlesien herrschende Epidemie. Berlin 1848. S. 162. (Archiv für pathol. Anat. Bd. II. S. 302.)

Cependant l'attention des médecins s'était portée sur une autre particularité. En 1843 un médecin d'Edimbourg, Henderson, exposa publiquement l'opinion, déjà tacitement répandue, qu'il existe en dehors du typhus abdominal et de la fièvre pétéchiale une troisième maladie typhoïde, distincte de la première par l'absence des altérations intestinales, de la seconde par l'absence d'éruptions, et spécialement caractérisée par des récidives survenant tout à coup après d'apparentes guérisons. On lui donna le nom de fièvre récurrente (Typhus recurrens) ou simplement récurrens.

Des recherches historiques ont démontré que cette maladie n'est nullement nouvelle, et si l'on ne peut affirmer son existence dans l'antiquité et au moyen âge, l'on considère cependant comme démontré que depuis 1739 elle a régné plusieurs fois épidémiquement en Irlande. Quoiqu'il en soit, cette forme de typhus est incomparablement plus rare que les deux autres. On n'en a observé jusqu'ici, en dehors de la Grande Bretagne et de l'Irlande, qu'une grave épidémie en Russie, 1864 à 1865, quelques apparitions sans gravité en Belgique en 1865 à 1867. Depuis 1855 elle a complètement disparu de l'Angleterre et de l'Ecosse.

Les relations entre les fièvres pétéchiale et récurrente ne sont pas encore complètement connues. Il résulte des observations publiées que souvent la forme récurrente domine au début de l'épidémie. Plus tard, la forme pétéchiale entre en scène, se substitue peu à peu à l'autre, et finit par régner seule, quand l'épidémie augmente de violence. La fièvre recurrente étant plus bénigne, il est permis de supposer qu'elle représente simplement un degré moindre de la fièvre pétéchiale. On peut objecter

cependant, d'après les données d'observateurs sûrs, que dans les cas de contagion chaque forme a toujours reproduit la forme identique.

A notre point de vue, cette question d'ailleurs si difficile n'a qu'un intérêt secondaire, les relations avec la famine restant en tout cas à peu près les mêmes. Murchison, qui insiste tout spécialement sur la différence des deux maladies, s'exprime en ces termes: „Les „épidémies du typhus récurrent accompagnent habituelle„ment le typhus pétéchial épidémique, et se montrent „*toujours* sous l'influence des privations ou de la faim.“ [1]).

Jetons maintenant un regard sur le typhus de la guerre. L'on peut distinguer, à certains points de vue, dans l'ensemble des faits rassemblés sous ce nom des groupes différents. C'est d'abord la redoutable fièvre des camps (Typhus castrensis). On connaît, depuis les temps les plus reculés, ce fléau, qui a souvent infligé aux armées des pertes plus considérables que les défaites les plus désastreuses. On peut se demander, si la peste, qui éclata dans le camp naval des Grecs devant les murs de Troie, n'appartenait pas à cette variété du typhus. On pourrait le soutenir avec plus de vraisemblance de la formidable épidémie, qui, dans l'année 395 av. J. C., ravagea l'armée carthaginoise, pendant qu'elle faisait, sous la conduite d'Hamilcar, le siége de Syracuse, épidémie, dont Diodore de Sicile nous a laissé la description. D'après l'opinion généralement admise aujourd'hui, la première apparition incontestable de la fièvre pétéchiale est l'épidémie, qui éclata dans l'armée de Ferdinand le Catho-

1) Ch. Murchison, Die typhoiden Krankheiten. Aus d. Engl. Braunschweig 1867. S. 286.

lique en 1490, alors qu'il assiégea pendant si longtemps les Maures dans Grenade; 17,000 hommes périrent. En 1528 l'armée française, sous les murs de Naples, éprouva des pertes encore plus cruelles dans le même temps, où la fièvre pétéchiale, décrite par Fracastoro, régnait dans la Haute Italic. De cette époque datent, en Italie, les premiers grands revers de l'intervention française, qui durant tant de siècles a exercé sur les destinées de ce beau pays une si funeste influence. Le typhus des camps ne fut pas son ennemi le moins redoutable. Devant Naples 30,000 Français furent frappés par la maladie, et avec eux leur général, Lautrec.

Il est inutile de poursuivre, à travers la longue série des guerres du moyen âge et des temps modernes, l'histoire de la fièvre des camps. Nous terminerons en jetant un coup d'oeil rapide sur la dernière de ces épidémies, celle de Sébastopol. Le typhus, après s'être développé dans l'armée russe, apparaît parmi les alliés en Décembre 1854. Bientôt il gagne Constantinople et envahit les hôpitaux, que l'on y avait construits. L'été suivant il disparaît presque entièrement; il reprend en Décembre 1855 avec une nouvelle violence. Il visite cette fois non seulement Constantinople, mais les hôpitaux de Marseille, de Toulon, d'Avignon et même de Paris. Odessa, Varna, l'armée turque de l'Asie mineure furent également atteintes. Un médecin militaire français, Jacquot, a calculé que dans cette seconde apparition le nombre des malades fut de 10 pCt. dans l'armée française, qui comptait 120,000 hommes. Parmi ceux, qui furent atteints, la mortalité s'éleva à 50 pCt.

L'exemple de la guerre de Crimée démontre que le typhus ne frappe pas seulement les assiégeants, mais

aussi les assiégés. Il y a des fièvres de forteresses encore plus cruelles qne les fièvres des camps.

Telle fut la peste décrite par Thucydide. Elle se développa dans la ville d'Athènes, quand la population de l'Attiqne, cherchant un refuge contre l'agression des Spartiates, vint s'y jeter en masse. Au temps des guerres de Napoléon peu de grandes forteresses furent épargnées par le typhus pendant les longs siéges, qu'elle supportèrent. Saragosse, Mayence, Gaëte nous en fournissent des exemples. Une des plus désastreuses épidémies fut celle de Torgau en 1813; 800 chevaux, 35,000 hommes étaient entassés dans cette petite ville de 5000 âmes. Depuis le 1er Septembre 1813 jusqn'à la reddition de la forteresse le 10ème Janvier 1814, 20,437 personnes périrent, dont 19,357 soldats et 680 bourgeois[1]). — Dans la population civile le nombre des morts, depuis le 1er Janvier 1813 jusqu'à la fin d'Avril 1814, c'est à dire, dans l'espace de 16 mois atteignit 1122, près du quart de la totalité[2]). A Danzig, la même année, les deux tiers de la garnison française, et un quart de la population succombèrent aux maladies[3]).

Il s'est produit, dans les temps modernes, une troisième variété du typhns de la guerre, inconnue aux anciens, c'est le typhus des lazarets (Typhns nosocomialis). Ce fut un grand progrès pour l'humanité, que l'éta-

1) G. A. Richter, Mediz. Geschichte der Belagerung und Einnahme der Festung Torgau und Beschreibung der Epidemie, welche daselbst 1813 und 1814 herrschte. Berlin 1814. S. 19, 69.

2) C. E. Riecke, Der Kriegs- und Friedens-Typhus in den Armeen. Potsdam 1848. S. 121.

3) Gaultier de Claubry, Recherches sur les analogies et les différences, qui existent entre le typhus et la fièvre typhoïde dans l'état actuel de la science. Paris 1838. p. 22.

blissement d'hôpitaux militaires pour les soldats malades et blessés; mais il n'est pas d'institution humaine, qui n'apporte avec elle son genre de souffrances. Chaque progrès s'accomplit au milieu de fautes et d'erreurs. C'est ainsi que les lazarets devinrent de nouvelles sources d'infection, parfois de veritables foyers d'incendie, d'où la contagion s'élançant comme la flamme, allait frapper au loin les populations. Après les batailles de 1813, notre propre capitale a cruellement souffert du typhus des lazarets.

Mentionnons enfin le typhus des navires (Typhus navalis), autrefois le fléau de la guerre maritime, et surtout des bâtiments chargés de prisonniers. Il est heureusement devenu plus rare, depuis que les précautions hygiéniques et les soins de propreté sont de règle sur les vaisseaux de guerre. Espérons qu'il ne tardera pas à disparaître aussi des navires d'émigrants.

Dans la plupart des cas, sans aucun doute, le typhus des armées n'est autre que la fièvre pétéchiale. Dans quelques épidémies seulement, et particulièrement celles des forteresses, l'on a eu affaire au typhus intestinal[1]. Nous pouvons admettre d'une manière générale, que le typhus des armées et le typhus famélique doivent être considérés comme étant de même nature. Mais s'il en est ainsi, dira-t-on, quels éléments communs trouve-t-on dans la guerre et la famine pour expliquer cette identité d'action?

Nous sommes ainsi amenés à étudier les causes du typhus. Cette question mérite d'autant plus d'être trai-

1) C'est dans ce groupe que l'épidémie de Mayence 1813—14 doit être placée d'après mon opinion. Plusieurs observateurs nous ont laissé des rapports d'autopsies (Gaultier de Claubry l. c. p. 26).

tée ici que chacun peut y trouver pour soi même de nombreux enseignements. Elle est intéressante pour tous, car elle offre un exemple frappant de la différence, qui sépare les idées scientifiques modernes des anciennes conceptions, plus ou moins empreintes de mysticisme.

Le monde ancien rapportait chaque phénomène inusité à certaines influences divines. Croyait-on à plusieurs dieux? quelqu'un d'entre eux avait envoyé la maladie [1]). — Croyait-on à un seul? elle était son oeuvre. — Avec cette manière de voir, toute recherche était impossible. N'eût-il pas été téméraire à l'esprit borné des mortels, de pénétrer la raison des actions divines? Quelque cruels que fussent les maux envoyés par la Divinité, l'on ne pouvait que les supporter avec résignation. — Tout au plus était-il permis de méditer sur sa propre indignité et d'espérer parvenir, par l'expiation de ses fautes passées, à détourner la colère divine des siens et de soi-même.

De très-bonne heure, les peuples de l'Orient apportèrent leur croyance à l'influence des étoiles. En voyant ces corps célestes placés tellement au dessus des misères de la terre, on put leur attribuer une sorte de personnalité, et les considérer comme des espèces de divinités, douées de merveilleuses puissances. — Le soleil et le Dieu du soleil, la lune et la Déesse de la lune, ne firent plus qu'un. Le symbole et l'être réel ne furent plus séparés.

Des conceptions de cette nature, confuses, à peine compréhensibles aujourd'hui, dominèrent l'esprit des

---

1) Voir à propos du caractère d'Apollon mes quatre discours sur la vie et la maladie. Berlin 1862.

hommes jusuq'au milieu du moyen-âge. Peu à peu, à mesure que s'étendait le cercle des connaissances humaines, l'on prenait en considération d'autres influences qui, tout en rentrant dans l'ordre des choses possibles, se rattachaient à des phénomènes exceptionnels et, à certains égards, tout à fait singuliers. Comètes et météores, tremblements de terre et éruptions volcaniques, étaient soigneusement observés et directement rapprochés des maladies épidémiques. Il restait ainsi quelque chose de mystique et d'inexpliqué, bien qu'il s'agît alors d'événements naturels, et l'on pouvait toujours faire intervenir la providence divine, infligeant à l'humanité coupable tel ou tel châtiment. Inutile de dire combien ces formules sont encore usitées aujourd'hui.

Actuellement, il ne manque pas de savants, notamment parmi les historiens des épidémies, qui, de prime abord, invoquent volontiers l'influence des comètes, des tremblements de terre, et autres phénomènes encore obscurs, plutôt que d'étudier le milieu et les conditions dans lesquels vivent les malades. C'est une tendance fortement empreinte dans l'esprit humain, que d'expliquer le fait isolé par l'ensemble des choses. Cet ensemble lui même a beau ne pas être connu, on n'en suit pas moins cette voie, qui, d'ailleurs, à l'avantage d'être ordinairement de beaucoup la plus facile.

C'est là, que se séparent la science moderne et celle du passé. Ce n'est pas que nous refusions de reconnaître l'étroite connexion, qui relie le fait isolé, de durée et d'étendue limitées, à des faits précédents ou simultanés, qui souvent se passent à distance éloignée. Mais ce n'est pas là ce qui fixe tout d'abord notre attention. Nous ne nous contentons pas de considérer avec sur-

prise le fait comme un evénement incompréhensible, qu'en dehors de l'ensemble l'on ne peut que contempler sans chercher à l'expliquer; nous nous efforçons plutôt de le suivre et de le comprendre dans le temps et l'espace limités où il s'accomplit. — Quand nous étudions les causes d'une épidémie, les météores et les volcans, les tremblements de terre et les tempêtes ne sont donc pas généralement le point de départ de nos recherches, surtout si l'épidémie se présente sur un point éloigné du théâtre, où les ouragans, tremblements de terre et volcans exercent leur action dévastatrice. — Le sol sur lequel se trouve la population atteinte, l'air qu'elle respire, l'eau et les aliments dont elle fait usage, ses habitudes nationales, sa vie de famille, son habitation et ses occupations, ont surtout été l'objet de notre attention dans les recherches que nous avons faites pour pénétrer les causes d'un grand nombre d'épidémies[1]).

Je ne veux pas dire par là que ce qui entoure le malade soit seul à considérer, et que les phénomènes éloignés, et même célestes, n'aient aucune importance dans l'étude des causes, qui produisent les maladies. Dans ce moment même, les récits de phénomènes exceptionnels remplissent les journaux. Depuis longtemps les tempêtes et les tremblements de terre ne s'étaient montrés, dans l'hémisphère septentrional, en aussi grand nombre et avec autant de violence que pendant cet hiver. Le Vésuve est en éruption; sur plusieurs points, de nouvelles îles se sont élevées du sein des mers. — N'y a-t-il là qu'une coïncidence avec l'apparition du typhus famélique

1) Un médecin d'Osterbourg, dans sa description de l'épidémie, qui sévit dans la Vieille Marche, en 1772, a déjà exprimé cette manière de voir en termes énergiques.

dans la Prusse orientale? N'y-trouve-t-on pas plutôt les signes non équivoques d'une influence générale? N'y voit-on pas clairement paraître „le doigt de Dieu?“ Je suis loin de soutenir que ces phénomènes reviennent presque constamment avec cette simultanéité par le seul effet du hazard. Je conçois au contraire très-bien, qu'il y ait entre eux un rapport intime. Seulement, il ne faut pas s'imaginer que les phénomènes naturels aient une influence immédiate sur le développemeut de la maladie. Un simple coup d'oeil suffira pour faire reconnaître facilement la possibilité de rapports plus éloignés.

Il est certain que les tempêtes sont le résultat d'inégalités considérables dans la distribution de la chaleur à la surface du globe, et l'expression de la tendance qu'ont à se mettre en équilibre, sous l'influence de la pesanteur et de la tension, les parties de l'atmosphère inégalement chauffées. Les grandes différences de température entre les diverses parties de la surface terrestre exercent en même temps une influence capitale sur la distribution de l'eau, sur son évaporation, sur sa condensation et sa chute sur le sol, sur l'état des fleuves et des lacs, des fontaines et des nappes souterraines. — L'état de l'atmosphère et le plus ou le moins d'abondance des eaux régissent à leur tour l'accroïssement et le développement des plantes, et par suite, ceux des animaux et des hommes, qui empruntent au règne végétal une partie essentielle de leur nourriture. — Ces deux éléments exercent même, dans une certaine mesure, une influence immédiate sur la santé des hommes et des animaux, puisque le froid et la chaleur, l'humidité et la sécheresse peuvent, par eux mêmes, causer des maladies.

On ne saurait nier, d'autre part, que l'intérieur de

la terre ne puisse lui-même être influencé par l'inégale distribution de la chaleur. Peut-être, et c'est pour nous une question très-importante, les tremblements de terre et les éruptions volcaniques ont ils pour cause principale les inégalités de tension et de dilatation qui se produisent dans la croute terrestre, quand certaines parties du globe sont échauffées et desséchées à un degré extrême, tandis que d'autres sont réfroidies et chargées d'eau dans des proportions non moins excessives. — On peut encore aller plus loin, et rappeler que la distribution de la chaleur à la surface du globe dépend surtout de la quantité de chaleur que lui envoie le soleil, et que cette quantité peut se trouver en rapport avec d'autres phénomènes célestes, peut-être avec le passage des aërolithes (astéroides), dont le rôle n'est pas encore suffisamment expliqué.

Quoi qu'il en soit, il est à mes yeux non seulement légitime, mais nécessaire, d'étudier les rapports qu'affectent les maladies périodiques avec l'ensemble des phénomènes célestes et terrestres. Ce n'est pas pour moi une circonstance indifférente si, dans ce moment même où le typhus famélique se développe de nouveau dans notre pays, la plupart des phénomènes constatés dans les précédentes épidémies se manifestent avec une violence inaccoutumée, impossible à meconnaître.

Un de faits les plus frappants, c'est que souvent la disette et la famine ont éclaté simultanément sur des points du globe très éloignés l'un de l'autre. Dans l'année 1770, pendant que le typhus famélique se manifestait dans l'Allemagne du nord, une effroyable famine se développait, après une disette de riz, dans les Indes orientales. Au Bengale, „le pays le plus fertile qu'éclaire

le soleil," la mortalité atteignit un tel degré, que l'on a évalué à trois millions, c'est à dire, au tiers de la population totale, le nombre des victimes faites par la faim. Tandis que, dans le Nord de l'Euiope, la disette avait été amenée par le froid et l'humidité, c'étaient, dans les Indes, la chaleur et la sécheresse persistantes qui avaient détruit les récoltes.

N'est-ce pas tout à fait significatif? Souvenons-nous que, cette fois encore, la série d'années mauvaises, particulièrement froides et humides, qui nous a amené la misère et la maladie, a été précédée d'une effroyable famine dans les Indes orientales, famine dont n'ont pu triompher ni l'expérience pratiqne, ni les innombrables ressources de la nation anglaise. Autre fait caractéristique. — Pendant que dans la Prusse orientale la disette et la cherté des vivres se montrent à la suite des temps humides et des inondations, au même moment, à la limites des tropiqnes, sur la côte méridionale de la Méditerranée, dans le Maroc, l'Algérie, à Tnnis, les hommes meurent de faim par milliers[1]). N'est-ce pas clair?

Ce qui ne l'est pas moins, c'est que l'on ne peut prévenir de tels états de choses par des pratiques religienses, et que l'on ne peut arriver à prendre de bonnes mesures générales qu'en multipliant les observations scientifiques. — Nous sommes fiers aujourd'hui de lire tous les matins dans notre journal, qnel temps il fait dans deux douzaines de stations européennes. Notre administration pense faire beauconp en se renseignant, à chaque sai-

---

1) Les derniers journaux nous apprennent que, par suite de sécheresses, le sud d'Australie est en proie à la misère.

son, sur l'état des semences et des récoltes dans quelques pays voisins, et dans le nord de l'Amérique. Mais ce n'est là que le commencement de ce qu'il y a à faire. Par l'action simultanée de la météorogie, de l'agriculture, du commerce et de la médecine, par l'établissement, sur tous les points du globe, de stations scientifiques, telles qu'à des points de vue spéciaux, Alexandre de Hnmboldt en avait fondé, il sera possible, un jour, de découvrir, en temps utile, le danger menaçant, de prévenir les causes de misère et de maladie, ou du moins, si l'on ne pent les éviter complètement, d'atténuer beancoup leur aetion.

Deux autres opinions s'élèvent contre cette manière de voir, du moins en ce qui concerne le typhus. Quelques persònnes, qui se rattachent dans une certaine mesure aux conceptions anciennes, et assignent aux épidémies une origine céleste, ont tendance à considérer le vent et la température comme leurs principaux facteurs. Je ne suis nullement porté à considérer ces éléments comme dénués de valeur. Bien loin de là, je crois avoir déjà démontré, dans ma description du typhùs de la Haute Silésie, combien ils sont importants. Je rappelle encore ici, comme un fait très-frappant, que dans les cas où la famine se produit simultanément dans les pays secs et dans les pays humides, ces derniers seuls ont à souffrir du typhus famélique. Au Bengale, en 1770, la maladie ne se montra pas, malgré la grande extension qu'avait prise la famine. En Allemagne, au contraire, elle sévit avec violence. C'est que les moissons avaient été détruites dans les Indes orientales par par la chaleur et la sécheresse; dans l'Europe du nord par le froid et l'humidité. L'on voit par là qu'il faut bien

distinguer: l'influence du temps ne peut, à elle seule, produire le typhus. S'il en était autrement, on aurait, en général, peu de choses à faire. — Qui peut changer le temps et la direction des vents? Qui peut protéger contre les intempéries les gens forcés de travailler au déhors? Mais heureusement on ne connaît ancune sorte de temps, ni de vent, qui aient jamais, par eux mêmes, produit le typhus. Qu'ils puissent grandement contribuer à faire naître les conditions dans lesquelles se produisent les causes du typhus, qu'ils puissent favoriser le développement et la propagation de la maladie, cela ne peut être mis en doute, et ressort déjà de ce que nous avons dit; mais aider à produire ces conditions, c'est tont autre chose que de les constituer. Déjà, en décrivant l'épidémie de la Haute Silésie, j'ai longuement insisté snr cette distinction [1]).

D'autres invoquent le pouvoir contagieux du typhus. Qnoique l'on ait beaucoup exagéré, il est néanmoins constant qne les différents typhns, et avant tout la fièvre pétéchiale, peuvent être contagieux, parfois même à un haut degré. On est ainsi porté à croire que la propagation de la fièvre pétéchiale se fait toujours par contagion, et par transport de la maladie; on a été prodigue de cette explication. — Déjà, au temps de Thucydide, l'on pensait qne l'épidémie d'Athènes avait été importée d'Egypte. En 1490, an siége de Grenade; en 1505, dans la Haute Italie, on disait que la maladie était partie de Chypre. Dans la Haute Silésie, en 1848, l'on faisait venir l'épidémie de la Gallicie, comme anjourd'hui, dans la Prusse orientale, on lui donne

1) Archiv für path. Anat. Bd. II. Seite 274.

pour origine la Haute Silésie. En Gallicie, on croyait que la maladie venait de Pologne. En Angleterre, on est tellement porté à chercher en Irlande le point de départ de chaque épidémie nouvelle, que l'on décrit la fièvre pétéchiale sous le nom de typhus d'Irlande. L'Irlandais, dit un observateur, Popham, est suivi du typhus partout où il va porter sa misère. Non seulement la maladie est sans cesse transportée d'Irlande dans les villes maritimes de l'Amérique du nord, et dans les grands centres commerciaux et industriels de l'Angleterre et de l'Ecosse, mais là même, les bouges des Irlandais, encombrés d'une population sale, misérable et corrumpue, forment des foyers d'infection, dans lesquels la maladie ne s'éteint pour ainsi dire jamais, et d'où, sous l'influence de conditions favorables, elle s'échappe et rayonne sur les contrées voisines, dans un cercle plus ou moins étendu.

D'après de tels témoignages, l'on pourrait penser, que la fièvre pétéchiale, comme le choléra, la peste et les grandes fièvres éruptives (variole, scarlatine, rougeole,) avec lesquelles elle offre, en bien des points, une si grand ressemblance, a pour berceau des foyers permanents, d'où elle peut, dans certaines circonstances, se répandre au loin. Si telle était l'unique source des grandes épidémies, il faudrait, avant tout, combattre la propagation de la maladie et s'opposer, le plus tôt possible, par les quarantaines, aux relations entre les lieux infectés et les pays voisins.

Mais il n'en est pas ainsi. Dans la Haute Silésie on désignait la Gallicie comme le point de départ de l'épidémie. Or j'ai établi, par des recherches plus précises, que longtemps avant 1848 la maladie y exi-

stait sans prendre beaucoup d'extension. Elle est restée limitée en 1848, bien que des malades aient été transportés à Liegnitz et à Berlin. Breslau, malgré ses nombreuses relations avec la Haute Silésie, a été épargné. En 1856, l'épidémie se montre de nouveau dans la Haute Silésie, avec une intensité des plus médiocres. Elle se développe alors seulement à Breslau avec une certaine violence, et y sévit pendant plusieurs mois. Mais l'on oublie trop vite les enseignements du passé, ou plutôt l'on n'apprend pas à les connaître. Tant que les progrès de l'histoire de la médecine ne reposeront que sur le concours spontané des particuliers, cette science restera incomplète, parceque la plupart des médecins ne publient pas leurs observations. L'organisation administrative de l'hygiène publique n'est que dans peu de pays suffisamment avancée pour donner des notions positives sur ce qui se passe, en tout temps, dans chaque contrée. De là, des erreurs qui font considérer une maladie comme nouvelle, dans un pays où elle a déjà régné plusieurs fois. C'est ce qui arrive actuellement pour la province de Prusse. On a sur la présence de cette maladie dans cette province des rapports qui remontent à 1836[1]). Dantzig même a été, en 1848, le siége d'une petite épidémie[2]). Nous en sommes au même point ici que dans les provinces baltiques de la Russie et dans la Pologne, d'où il ne sort que par occasion quelques rares nouvelles.

Plus on apporte d'exactitude dans les observations et les recherches, plus s'établit la certitude que la fiè-

1) A. Hirsch, Handb. der histor.-geogr. Pathologie. Erlangen 1860. Bd. I. S. 153.

2) D'après un rapport du docteur Goetz, publié dans mes Archives 1848. Bd. II. S. 268.

vre pétéchiale est beaucoup plus répandue qu'on ne le croit généralement. En dehors de ces grandes épidémies qui, sous la forme de typhus des famines ou des armées, sollicitent impérieusement l'attention publique, il se produit de nombreux cas isolés (cas sporadiques), qui assez souvent sont méconnus, parce que les médecins n'ont pas une connaissance suffisante de la maladie. Depuis l'année 1848, où les observateurs, en Allemagne, sont devenus plus clairvoyants, on a décrit dans beaucoup d'endroits éloignés des grands foyers épidémiques, des cas de typhus exanthématique, soit isolés, soit réunis par petits groupes. — On a reçu quelques uns de ces malades, en 1855, dans les hôpitaux de Wurtzbourg[1]); — en 1863, dans ceux de Berlin[2]). La maladie a pris plus d'extension à Leipsic[3]) pendant l'hiver de 1853 à 1854. Elle semble y avoir été transportée, par contagion, du Hartz et de l'Erzgebirge. A Berlin, depuis le commencement de 1867, nous avons une petite épidémie qui n'est pas encore éteinte. Les faits qui se sont présentés dans mon service à la Charité, montrent que la maladie est à un haut degré contagieuse. Un certain nombre de malades avaient contracté le mal hors de la ville; ils avaient été atteints à Magdebourg, Stettin et autres endroits. D'autres étaient tombés malades ici, sans qu'on pût établir de connexion entre ces cas et ceux qui venaient du dehors. La plupart appartenaient à la population ouvrière et pauvre du fau-

1) Jul. Krüger, Ueber exanthematischen Typhus. Inaug.-Diss. Würzb. 1855.

2) Rich. Hermes, De typho exanthematico. Diss. inaug. Berol. 1863.

3) Wunderlich, Archiv f. physiol. Heilk. 1857. S. 179.

bourg nord de la ville. A peu près en même temps, la Poméranie était éprouvée par une épidémie limitée, mais rigoureuse, qui, après s'être développée parmi les ouvriers des routes, avait pris, plus tard, une certaine extension. Actuellement la fièvre pétéchiale est à Vienne.

Pour beaucoup de ces petites épidémies il est assurément possible, que l'élément contagieux ait été importé, et qu'un foyer se soit formé par propagation de la maladie aux populations voisines. Les recherches dans cette voie devront être plus tard conduites avec beaucoup plus de soin, et ces questions devront être étudiées de plus près. On peut cependant, en s'appuyant sur la conviction des médecins qui vivent dans les pays où règne la fièvre pétéchiale, affirmer, qu'en dehors de la transmission par contagion, la fièvre pétéchiale peut se développer par elle même, spontanément, comme on l'admet pour le typhus abdominal.

Si nous considérons à présent les conditions, dans lesquelles le typhus peut se développer, c'est à dire, dans le sens restreint du mot „les causes de la maladie,“ nous devons d'abord constater, qu'à toutes les époques, les médecins et le public ont été dominés, en ce qui touche la nature des maladies typhoïdes, par cette idée fondamentale, qu'une substance étrangère à l'organisme humain, et par suite nuisible, est introduite dans l'économie, et forme l'élément essentiel de la maladie. Les anciens nommaient cette substance „impure“ (miasma), et le trouble de l'organisme produit par son introduction, infection. C'est ce que dernièrement, dans le grand traité de Pathologie et de Thérapie que je publie avec le concours des premiers cliniciens de l'Allemagne, j'ai

remis en lumière, lorsque j'ai réuni ces affections sous le nom de maladies infectieuses.

Quelle est cette substance impure? D'où vient-elle? Autrefois on la faisait naître habituellement d'une altération ou d'une corruption putride, soit de l'air, soit de l'eau et des aliments. De là, le nom de fièvre putride qui a été si souvent assigné à tout le groupe de maladies dont nous parlons. Mais le plus fréquemment, c'est la corruption de l'air qui est placée sur le premier plan. D'après cette manière de voir, quelques auteurs ont cherché dernièrement à trouver des relations plus étroites entre le typhus et les maladies qui sévissent sur un grand nombre d'animaux et de plantes. C'est ainsi qu'à Posen, l'on a attribué à l'existence concomitante de la peste bovine une importance considérable. Mais cette simultaneité n'existe que dans certaines épidémies. Elle n'est pas constante dans les pays slaves. On ne l'a jamais vue en Irlande. Les connexions avec certaines maladies des végétaux, qui ont acquis dans ces dernières années une grande importance, celle de la vigne, et surtout celle des pommes de terre, méritent un examen beaucoup plus approfondi. Botkin, de St. Petersbourg, a soutenu la possibilité de rattacher l'origine de la fièvre récurrente à l'usage des pommes de terre malades.

L'histoire des maladies de la pomme de terre a sans contredit beaucoup de rapports avec les questions qui nous occupent. Mais la première qui ait eu un caractère général date de 1845, et, si l'on ne peut nier que la grande misère de 1846 à 1848 et l'apparition simultanée du typhus famélique aient tenu en grande partie à la disette des pommes de terre et à leur ma-

ladie, il n'en est pas ainsi pour toutes les épidémies qui ont suivi, ni, en tout cas, pour celles qui ont précédé 1845. La fièvre pétéchiale existait en Europe, avant que l'on eût vu aucune pomme de terre de ce côté de l'Océan.

Les premières pommes de terre ont été importées en 1565 de l'Amérique dans le sud de l'Espagne, par Hawkins; de là, en 1580, on les introduisit en Italie. Elles y reçurent le nom de tartuffi ou tartoffulli, d'où est venu, sans doute, leur nom allemand — Kartoffel. — Leur importation en Angleterre se fit directement en 1584. Sir Walter Raleigh en apporta de Virginie, et les fit planter dans son domaine de Younghall, près de Cork. C'est ainsi que l'Irlande reçut ce produit qui, a-t-on dit avec raison, devait être à la fois pour elle bénédiction et malédiction. En 1785, Francis Drake fit un nouvel import en Angleterre, mais il se passa longtemps, avant que la culture de la pomme de terre se repandit assez, pour qu'elle devînt un aliment usuel. Pendant bien des années, ce ne fut qu'un mets recherché, réservé aux grands. Leur culture trouvait dans le peuple une telle résistance, que, plus d'une fois, les gouvernements crurent devoir intervenir par la force. C'est en 1648 à Bieberau, dans l'Odenwald, qu'elles ont été cultivées en Allemagne pour la première fois. Elles n'ont pénétré en Prusse qu'en 1720[1]). Il fallut la grande famine de 1770 à 1772 pour renverser complètement le préjugé qui s'opposait à leur usage. En France l'on fait généralement remonter leur emploi vulgaire à 1770.

Ce court résumé suffira pour montrer, que les pom-

1) D'après Beckmann elles arrivèrent d'abord par la Vieille Marche près, delà, par la Priegnitz, la Moyenne et la Nouvelle Marche.

mes de terre ne peuvent avoir aucune action directe sur le typhus. Indirectement, elles peuvent en avoir une puissante. En moins d'un siècle ce végétal a apporté en Europe une modification importante, non seulement dans agriculture, mais aussi dans les conditions générales de l'existence. Grâce à son rendement, relativement considérable, une étendue donnée de terrain a pu nourrir une population beaucoup plus dense que ne l'eût permis la culture exclusive des céréales. Dans beaucoup de pays, il est devenu la nourriture principale du paysan. Il constitue même, pour les ouvriers et les artisans des petites villes, une nouvelle et importante ressource alimentaire.

Pendant longtemps, l'on n'a vu qu'un bienfait dans son introduction. On en était venu à espérer, que désormais il n'y aurait plus de famine possible. — Mais les dangers du nouvel aliment se sont faits cruellement sentir. Depuis longtemps, on sait que la pomme de terre ne contient pas tous les éléments nécessaires au développement et à l'entretien du corps. Si elle constitue un aliment précieux, quand on l'unit à la quantité nécessaire de viande et de graisse, elle n'a plus, comme nourriture principale, qu'une valeur douteuse, surtout pour une population ouvrière, à peu près réduite à ce produit et à l'alcool que l'on en retire. Non seulement la force musculaire baisse peu à peu, non seulement la constitution s'appauvrit, et par suite, offre bientôt moins de résistance aux maladies, mais une seule disette de pommes de terre, deux au plus, mettent immédiatement toute cette population aux prises avec la faim!

C'est ce qui est arrivé dans les Flandres et la Haute

Silésie: c'est ce qui arrive en Irlande et dans la Prusse orientale. A tout instant ces populations sont menacées par la faim. Dès que la misère paraît, elles se trouvent dans le plus complet dénûment. Les hommes qui se nomment pratiques, disent que, pour ces populations habituées à souffrir, le mal n'est pas si grand, car leur situation ne varie guère. Dans la Haute Silésie, on craignait en 1848, de donner au peuple une mauvaise habitude en lui distribuant de la farine; mais, si on ne lui en donnait pas, il fallait qu'il mourût de faim. Quelle alternative! En réalité, de tout temps, le mal est assez grand pour que tout homme, intelligent et pratique, doive s'efforcer de soustraire ces populations à l'usage exclusif de la pomme de terre. Cette situation n'est pas, et ne doit pas être, une raison pour ne pas les secourir en temps de disette. Le retour fréquent des jours de misère serait bien plutôt un grave motif pour leur venir constamment en aide.

Le manque de pommes de terres contribue certainement à produire la famine, mais on ne peut dire que saines ou malades, elles engendrent le typhus. Au contraire, grâce à cet aliment, des maladies autrefois fréquentes dans les années de misère, ont complètement disparu. Je ne citerai que l'ergotisme, affection accompagnée de troubles graves du système nerveux, mais sans symptômes typhoïdes. On l'attribuait à la présence, en grand quantité, de blé cornu dans le pain, et dans les farines alimentaires. — Dans l'épidémie de 1770 à 1772, il joua encore un rôle considérable[1]). De-

1) Taube, Notice sur l'épidémie d'ergotisme qui a régné en 1770 et 1771 dans le duché de Lunebourg.

puis, il est devenu de plus en plus rare, à mesure que la culture des pommes de terre a réduit celle des céréales et que, dans les campagnes, l'on a apporté un plus grand soin au nettoyage des grains. — Il en est autrement du scorbut, dont on rattache l'origine à l'insuffisance de la nourriture, et particulièrement au manque de légumes frais. Cette maladie, qui jadis désolait les campagnes, a maintenant presque entièrement disparu de l'Allemagne. On l'observe cependant ça et là, par cas isolés ou par petits groupes. — J'insisterai sur ce fait que, parmi les premiers malades que j'ai vus succomber à la fièvre pétéchiale, dans le cours de l'été dernier, un homme, à demi mort de faim, était entré dans mon service, gravement atteint du scorbut. Quand il fut guéri du scorbut, il contracta malheureusement, par contagion, la fièvre pétéchiale. — L'histoire de la guerre de Crimée nous montre, à côté du typhus des armées, de nombreux exemples de scorbut. — C'est dans la flotte, où, par suite des difficultés qu'il y a de se procurer des vivres frais, cette maladie a toujours tendance à se produire, que le plus grand nombre de cas se présentèrent.

Mais les causes du typhus ne peuvent être rapportées, comme celles de l'ergotisme et du scorbut, à l'altération des aliments ou à la disette. De tout temps, on a eu tendance à considérer comme multiples les causes du typhus, et l'on a pris l'habitude de rapporter cette maladie à l'action réunie de plusieurs influences nuisibles. On a surtout mis en avant: 1° les privations, 2° l'encombrement (Ueberfüllung, overcrowding), 3° l'infection par produits excrémentitiels.

On commence actuellement, en Angleterre, à éta-

blir une certaine distinction entre ces diverses influences. Murchison, entr' autres, attribue, sans hésiter, à chacune d'elles, des relations spéciales avec chaque forme de typhus. La fièvre récurrente proviendrait ainsi de l'insuffisance de l'alimentation, la fièvre pétéchiale de l'encombrement; le typhus abdominal reconnaîtrait pour cause l'infection miasmatique et, particulièrement, celle qui est développée par les cloaques et les égouts.

Cette distinction est très-séduisante. Elle apporte dans la question la simplicité et la clarté désirables. — Elle fournit à la mémoire d'utiles points de repère. Nous devons donc, par cela même, l'examiner avec d'autant plus de soin.

Pour moi, je dois, dès à présent, déclarer qu'elle n'est exacte, à mes yeux, que dans une certaine mesure.

En ce qui concerne l'insuffisance de l'alimentation, je ne crois pas qu'elle puisse, par elle même, produire le typhus, sous une forme quelconque.

Plus d'une fois, dans l'histoire des souffrances humaines, nous voyons la famine régner sans le typhus. J'ai déjà cité, à ce propos, la grande famine du Bengale, en 1770. En Irlande, rapporte Kennedy, la famine régna de 1725 à 1727, sans fièvre épidémique. En 1852, je fus chargé, par le gouvernement Bavarois, d'une mission dans le Spessart, alors éprouvé par une cruelle misère: il n'y avait pas de typhus. Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de montrer en peu de mots, par quelques passages du rapport que je publiai à cette époque, quelle était alors la situation de ce pays[1]).

1) Virchow, Die Noth im Spessart Würzburg 1852. S. 21. (Verhandlungen der physikalisch-medicinischen Gesellschaft in Würzburg. Bd. III. S. 125)

Déjà, en 1846 à 1847, les récoltes avaient été mauvaises dans le Spessart, le prix des vivres s'était considérablement élevé. On avait eu cependant des pommes de terres et des fruits. — Les temps froids et humides de l'annèe 1851 amenèrent la misère.

„Les pommes de terre rendirent si peu que, dans „plus d'un endroit, l'on trouva inutile de les recueillir. „Dans plusieurs localités, les pluies incessantes empechè„rent de rentrer les moissons, d'ailleurs incomplètement „mûries et déjà détruites en partie par la grèle. — Les „pluies de l'automne perdirent les pailles, sans lesqnelles „il était impossible de conserver le pen dc gros bétail „que l'on avait. La récolte de pommes de terre ne „pouvant suffire aux besoins des populations, il fallut „bientôt vendre les porcs, la plus grande richesse du „Spessart, et la source principale de ses revenus.“

Quant j'arrivai dans la montagne, la situation était déjà très-grave. „L'alimentation, habituellement mé„diocre et à peine snffisante, se trouvait réduite à la „simplicité la plus élémentaire. La viande, en tout temps „peu abondante, avait presque entièrement disparu. Le „beurre manquait à peu près complètement. Le lait „était très-rare, quelques personnes seulement, grâce à „leurs provisions, pouvaient cuire du pain. Il ne restait „même plus de blé noir. — Quelques uns n'avaient plus „que de la farine, avec laquelle ils préparaient des soupes „fades et peu nourrissantes. D'autres avaient encore des „pois, des lentilles ou des haricots, nourriture certaine„ment excellente dans de telles circonstances, mais si „rare qu'elle semblait exceptionelle. — La plupart se „nourrissaient d'orge desséchée ou de raves hachées et „séchées. Ils en faisaient une infusion qu'ils buvaient

„en lieu de café; ils mangeaient le marc à leur repas. „Les pommes de terre, récoltées malades, ne s'étaient „heureusement pas gatées davantage dans les caves. „Leur altération était limitée à certaines parties, qui „semblaient dessechées. — Dans bien des endroits, les „pommes de terre, incomplètement mûries, étaient ex„trèmement petites et peu farineuses; beaucoup de gens „se fatiguaient à chercher dans les champs celles que „l'on avait pu, volontairement ou par mégarde, y laisser „l'automne précédent. La choucroute était relativement „abondante, et l'on en consommait beaucoup, ainsi que „de raves."

Sans doute, cette famine ne devint pas assez grave pour causer des morts par inanition; mais l'on doit reconnaître, d'après cette description, que, dans plus d'une guerre signalée par une grave épidémie de typhus, les privations n'ont pas été plus grandes, et que cette disette, par sa durée et son extension, eût été de nature à provoquer le typhus, si les privations pouvaient, à elles seules, engendrer cette maladie. Nous n'avons pourtant pas observé de typhus, mais un état particulier d'épuisement et de faiblesse, accompagné de céphalalgie, le plus souvent sans excitation fébrile. C'est ce que j'ai décrit sous le nom d'état famélique. Quelques cas se rapprochaient du typhus dans ses formes légères, mais jamais il n'y eut de contagion, et le temps semble avoir montré qu'en nous prononçant contre l'existence du typhus, nous étions dans le vrai. La distribution de soupes, de riz et d'autres aliments suffirent, presque partout, pour faire disparaître toute trace de maladie.

J'attache d'autant plus d'importance à ce fait, qu'autrefois cette contrée avait été cruellement éprouvée par

le typhus des armées. — Déjà, en 1813, le sejour, dans les environs d'Aschaffenbourg, d'un corps d'armée français, dans lequel la fièvre pétéchiale avait été importée de Pologne, avait amené le développement d'une petite épidémie. Après les batailles de Lutzen et de Leipsic, les ambulances se remplirent de malades. La fièvre pétéchiale se propagea dans beaucoup de localités du Spessart, — l'on en observa des cas jusqu'en 1816 et 1817[1]).

Un des faits qui paraissent le mieux démontrer que les privations suffisent pour produire le typhus, c'est l'influence que, d'après des médecins écossais, les grandes crises commerciales exercent sur la propagation de la fièvre pétéchiale[2]). C'est ainsi qu'après la crise produite par l'excès de la production, en 1842 la sixième partie de la population pauvre de l'Écosse fut frappée par la fièvre, sans que la maladie s'étendît aux classes moyennes et riches de la société. En deux mois, la fiévre avait atteint plus de malades que dans les douze années précédentes; à Glasgow, en 1863, 32,000 personnes, c'est à dire, les douze centièmes de la population, en furent affectés: 32 pour cent périrent. De 1838 à 1841, le prix des blés s'était notablement élevé; en 1841, il s'était produit une véritable disette, mais les récoltes de 1842 furent bonnes. Nous voyons dans ce cas, sans disette, sans que les aliments aient fait défaut, le typhus apparaître et se propager. — C'est bien plutôt le manque d'argent qui empêche les pauvres de se procurer une nourriture suffisante. — Une augmentation considérable

1) J. J. Reuss, Ueber das Wesen der Exantheme. Bd. I. S. 58 Hufeland's Journal. Bd. 58. Stück 3. S. 45.
2) Archiv f. path. Anat. Bd. II. S. 279.

dans le nombre des crimes montra, dans toute sa gravité, l'importance de cette crise au point de vue social. — L'on peut voir par là, que l'invasion de la maladie n'est pas aussi étroitement liée à la disette que pourrait le faire croire le cours habituel des choses. L'important, ce n'est pas la cause de la misère ou des privations, c'est leur existence. — „L'étude attentive des „épidémies de fièvre pétéchiale,“ dit **Murchison**[1]), „montre l'intime connexion qui unit cette maladie à la „misère et à la faim. Elles apparaissent dans tous les „climats, dans toutes les saisons, par tous les temps.“

L'histoire du typhus des armées lui-même montre que les privations sont la condition essentielle de la maladie. Dans les forteresses assiégées, comme sous les tentes des assiégeants, les progrès de la maladie sont en raison de l'insuffisance des aliments. Il en fut ainsi pour la guerre de Crimée, comme le montre le loyal exposé de **Jacquot**[2]). Il termine ses reflexions par ces paroles remarquables: „Le typhus n'est point la con„séquence des conditions dans lesquelles s'exécute la „guerre; ou, en un mot, ce n'est point la guerre, mais „les hommes qui la dirigent, qui ont fait le typhus.“

Parmi les fautes qui ont été commises, **Jacquot** signale tout particulièrement l'insuffisance de l'alimentation. Ce qui en prouve l'importance, c'est que, dans les premiers temps de la guerre, les pertes de l'armée anglaise, alors très-mal pourvue, étaient incomparablement plus considérables que celles des Français, tandis que plus tard, quand les Anglais, par d'energiques efforts,

1) **Murchison**, a. a. O. S. 60.

2) **Fél. Jacquot**, Du typhus de l'armée d'Orient. Paris 1858. p. 85.

eurent amélioré leur organisation, les proportions devinrent inverses.

A ce point de vue, il me semble particulièrement intéressant de comparer entre elles les guerres les plus récentes. Il faut éliminer, bien entendu, les guerres de courte durée, comme celle d'Italie en 1859, et de Bohème en 1866. Le typhus exige un certain temps pour se développer. Les grandes guerres du commencement du siècle et la guerre de Crimée offrent le contraste le plus frappant avec la dernière guerre d'Amérique. Le typhus régna, pendant les deux premières, sous ses formes les plus funestes: dans la dernière, il y en eut à peine des traces. — D'après les rapports publiés par les chefs du service médical de l'armée des Américains du nord[1]), la fièvre pétéchiale ne s'est montrée qu'avec une intensité très-modérée, et seulement sur certains points, bien que souvent de grandes quantités de troupes aient longtemps séjourné dans les mêmes localités et que, maintes fois, des états fébriles graves se soient développés parmi elles. Jamais une nation ne s'était attachée avec autant de sollicitude à pourvoir ses armées de toutes les ressources indiquées par l'hygiène, que ne l'ont fait, dans cette guerre, toutes les classes du peuple américain, animées de la plus noble émulation.

Si, par elles mêmes, les privations ne peuvent produire le typhus, elles prédisposent, au plus haut degré, l'organisme humain à en prendre le germe et à en su-

---

1) J. J. Woodward, Outlines of the chief camp diseases of the United States Armies. Philad. 1863. p. 43, 153. J. K. Barnes, Circular No. 6. Reports on the extent and nature of the materials available for the preparation of a medical and surgical history of the rebellion. Philad 1866. p. 113.

bir les développements. — Une population affaiblie, et épuisée par la faim, offre le terrain le plus favorable à l'accroissement de l'épidémie, produite cependant par d'autres causes. N'oublions pas au sur plus, que, le plus fréquemment, les aliments n'ont pas seulement diminué de quantité, mais aussi changé de nature. — Presque toujours l'on a recours, pour les remplacer, à des équivalents de la pire espèce, qui exercent sur un organisme prédisposé une funeste influence. Ces équivalents, décomposés ou putrefiés, l'on peut dire à la rigueur ces aliments, peuvent-ils produire le typhus?[1]) Je ne me prononce pas à cet égard, car des faits qui semblaient autrefois concluants sont aujourd'hui révoqués en doute. Quoiqu'il en soit, l'on ne peut nier que l'usage d'aliments corrompus ne doive être compté parmi les causes prédisposantes, capables de favoriser le développement de la maladie.

Une autre influence beaucoup plus importante est celle de l'encombrement. Depuis longtemps, l'attention s'est particulièrement portée, à cet égard, sur un ordre de faits tout spécial, l'histoire des fièvres des prisons. Elle mérite d'autant plus d'exciter notre intérêt que, maintenant même, dans la Prusse orientale, les prisons forment de dangereux foyers d'épidémie.

Un des premiers écrivains qui ait traité cette question est l'illustre Bacon. Il signale les propriétés funestes que prend l'air des prisons, quand les détenus restent longtemps renfermés dans des espaces insuffisants et sales. Il montre, par le récit d'audiences judiciaires,

1) J. Lindwurm, Der Typhus in Irland. Erlangen 1853. S. 68. W. Griesinger in meinem Handbuche der speciellen Pathologie und Therapie. Erlangen 1864. Bd. II. 2. S. 277.

où des juges et un grand nombre d'assistants tombèrent malades et succombèrent[1]), combien cette altération de l'air peut devenir pernicieuse. En Angleterre, l'on désignait ces audiences sous le nom caractéristique d'Assises noires. On en compte toute une série, de 1522 à 1750. — Dans cette dernière année, aux assises noires d'Old Baily à Londres, sur six membres du tribunal, quatre périrent, et avec eux le lord maire, deux juges, un alderman et un grand nombre de gens de justice.

Sir John Pringle, qui nous a conservé le souvenir de ce triste evénement, avait en 1742—1743 accompagné, comme médecin en chef, l'armée anglaise en Allemagne, et plus tard dans les Flandres et le Brabant. Il y avait observé le typhus des armées, surtout sous la forme de fièvre d'hôpital. Il est le premier qui ait établi l'identité de cette maladie avec la fièvre des prisons[2]), et les ait toutes deux rapportées à l'infection de l'air par des émanations putrides. Depuis que Hildenbrand[3]), dans son célèbre ouvrage, a adopté cette manière de voir et a déclaré que les miasmes développés par les agglomérations d'hommes, sont l'unique origine de l'élément typhoïde, cette opinion est dévenue générale et l'on a dit souvent que c'est là la cause directe de la fièvre pétéchiale.

Nons devons encore observer ici que l'on est, à mes yeux, trop exclusif, en n'ayant égard qu'à une seule circonstance. Quand un certain nombre de personnes

1) Baconis Natur. histor. Exp. 914.

2) J. Pringle, Observations on the diseases of the army. Lond. 1768. p. 320.

3) J. V. v. Hildenbrand, Ueber den ansteckenden Typhus. Wien 1814. S 374.

se trouve réuni dans un espace trop resserré, il se produit toujours une altération sensible de l'air; cette altération peut même amener la mort d'un plus ou moins grand nombre de ces personnes: mais il n'est pas nécessaire pour cela que la fièvre pétéchiale se développe, et la mort peut reconnaître une autre cause. Autant que l'on en peut juger jusqu'ici, le défaut d'aliments, et surtout l'excès de la malpropreté, contribuent aussi au développement de la maladie. Le développement du miasme typhoïde, dans un espace clos, est d'autant plus rapide, que l'air est moins renouvelé, et que la ventilation est plus imparfaite.

Que cet espace clos soit une cellule de prison, ou une chambre de malade, un entrepont de navire ou une casemate, cela importe peu. Les dangers de l'air confiné peuvent se rencontrer dans des circonstances où, de prime abord, l'on ne pourrait en soupçonner l'existence. — Une armée en campagne, des ouvriers sur un chemin de fer, ou même les habitants d'un village, stationnant à l'air libre, paraissent se trouver dans toutes les conditions voulues pour que les miasmes soient disséminés, et, par suite, deviennent inoffensifs. Et cependant, toutes les conditions défavorables que nous signalions dans les prisons insalubres peuvent alors se trouver réunies. — Sans doute, tant qu'une armée est en marche, le typhus a peu de tendances à s'y développer. Tout au plus, peut-il être importé par contagion. Mais quand elle est renfermée dans un camp ou dans des cantonnements étroits; quand les hommes, par les mauvais temps, s'entassent sous les tentes ou dans les maisons, ils se trouvent exposés aux accidents de l'air confiné. — Les ouvriers des chemins de fer se bâtissent quelquefois

des huttes de terre dont les dimensions sont juste suffisantés pour les contenir, eux et leurs bagages: c'est dans ces huttes, l'on pourrait dire dans ces trous, que, dernièrement, s'est développé la fièvre pétéchiale, dans la Poméranie antérieure et la Prusse orientale. L'invasion de la maladie est d'autant plus à redouter que le temps est plus mauvais, et que les ouvriers sont plus souvent forcés de chercher, dans ces trous étroits, sales et humides, un abri contre le froid ou la pluie.

Les mêmes observations peuvent s'appliquer aux habitants des villes et des campagnes. La fièvre des forteresses peut nous en fournir l'exemple le plus frappant. Mais ce n'est là qu'un cas particulier, et les mêmes faits peuvent se renouveler, chaque fois qu'il se produit des circonstances semblables à elles qui se rencontrent dans un siége. Pendant l'hiver rigoureux de 1808 à 1809, qui fut marqué par de fréquentes alternatives de froids très-intenses et de température très-douces, la forteresse de Castel, près Mayence, construction étroite et malpropre, fut encombrée par un grand nombre d'ouvriers étrangers, que l'interruption des travaux de la forteresse, nécessitée par le froid, laissait momentanément sans ressources: en proie, eux et leur famille, à la plus effroyable misère, ils habitaient, pour la plupart, dans les écuries, les casemates et les greniers; ils y mouraient de faim, attendant en vain, d'un jour à l'autre, la réouverture des travaux. Enfin le Rhin déborda; toutes les plaines furent inondées à perte de vue; et Castel, avec ses bastions, semblait une île fortefiée, s'élevant au milieu du grand lac formé par le Rhin. C'est dans ces circonstances, qu'à la fin de 1808, le typhus se développa parmi ces travailleurs privés de pain. Bientôt il at-

teignit les autres classes du peuple, et se propagea, par contagion, dans les villages voisins de Hochheim, Russelsheim et Floersheim.

Dans certains cas, une maison particulière peut présenter les mêmes conditions fâcheuses qu'une forteresse encombrée. J'ai déjà montré que les habitations des ouvriers Irlandais formaient des foyers de fièvre pétéchiale. Chaque fois qu'il y a disproportion entre l'étendue des logements et le nombre des habitants, la population est exposée aux dangers de l'encombrement et aux maladies qui en résultent. J'ai fait voir qu'en l'espace de 13 ans, dans un cercle de la Haute Silésie, celui de Rybnick, le nombre des habitants s'était accrû, relativement à celui des maisons, dans l'énorme proportion de 20 à 1. Chez une population rurale, les conséquences de l'encombrement doivent être naturellement moins funestes en été, ou la plupart des habitants sont occupés au déhors, qu'en hiver, où ils sont retenus dans leurs maisons dont les fenêtres, les portes et toutes les ouvertures sont fermées aussi hermétiquement que possible. Cet conséquences doivent être plus graves, lorsque le travail manque, quand la nourriture et le chauffage sont insuffisants, dans ces moments enfin où, dans chaque maison, tous les habitants, accablés et découragés, viennent s'entasser dans une même chambre. C'est là, sans aucun doute, un des motifs qui rendent si fréquente l'apparition de la fièvre pétéchiale pendant l'hiver, et dans les années de famine.

Il se développe alors un miasme des maisons, l'on peut même dire un miasme des chambres, comme, dans un navire encombré, le miasme des navires. Et, de même que, parmi l'équipage ou les passagers, il se produit la

fièvre des navires, de même il se forme là une épidémie limitée que l'on peut, sans scrupules, désigner sous le nom de typhus des maisons ou typhus des chambres. Quiconque pénètre et séjourne quelque temps dans l'espace infecté, est exposé à contracter la maladie, mais non par contagion: on est alors frappé par le typhus, comme on l'est par la fièvre intermittente dans une contrée marécageuse. La maladie peut même être transportée par les vêtements ou autres objets, sans qu'il y ait, dans le sens ordinaire du mot, contagion de l'homme à l'homme.

Ainsi s'expliquent maintes contradictions sur la propriété de contagion à laquelle on attribue une action tantôt plus large, tantôt plus restreinte. Ainsi s'expliquent les relations étroites entre les diverses variétés de typhus des armées et de typhus famélique, relations que, sans les éléments intermédiaires que nous avons mentionnés, il est impossible de comprendre.

Mais n'oublions pas que, dans toutes ces circonstances, il faut prendre en considération un troisième élément, l'infection par la malpropreté et les immondices. Nous avons déjà signalé la corruption des aliments et l'infection de l'air, soit dans l'intérieur des habitations, soit au milieu des agglomérations d'hommes. Il nous reste à étudier l'infection par les produits excrémentitiels.

Depuis ces dernières années, on tend de plus en plus à rapporter à cette origine le typhus abdominal, par opposition à la fièvre pétéchiale. Le grand soin que l'on apporte, surtout en Angleterre, à mettre en oeuvre les précautions indiquées par l'hygiène, pour améliorer les latrines et les égouts, pour canaliser les villes, pour purifier l'eau alimentaire et assainir les courants d'eau, est surtout commandé par l'influence pernicieuse qu'exerce,

sur la santé et la vie des populations, la négligence des soins de properté, soit dans les villes ou les villages, soit dans les habitations particulières. On peut admettre que les substances nuisibles sont jetées dans l'air par les matières excrémentielles et absorbées ensuite par les voies respiratoires; ou bien l'on peut croire que les produits de décomposition s'infiltrent dans la terre et se mêlent à l'eau des fontaines, quelle que soit l'opinion à laquelle on se range, il s'agit toujours de se débarrasser des immondices, avant que la putréfaction ne commence, et que le poison typhoïde n'ait pris naissance.

L'histoire du moyen âge montre combien l'étude des faits porte naturellement l'observateur non prévenu à admettre l'existence d'un poison réel dans le milieu où se produit la maladie et surtout dans l'eau alimentaire. Il y eut peu d'épidémies à cette époque dans lesquelles le bruit de l'empoisonnement des fontaines n'ait été répandu. La colère fanatique du peuple en délire se tournait tout d'abord contre les Juifs. — Les épidémies et les persécutions se présentaient simultanément, comme si un lien fatal les eût unies. Triste exemple! qui montre combien l'esprit humain, même lorsqu'il porte ses recherches dans une juste direction, peut être entraîné, par la préjugés, dans ces déplorables voies, où l'innocent paie pour le coupable. Il ne manque pas de gens aujourd'hui qui, au lieu des Juifs, accusent les démocrates de tout ce qui arrive de mal dans l'univers. Quel plaisir de faire retomber sur l'épaule du voisin ce qui pèse sur les siennes! Oui, les fontaines sont empoisonnées, non par des criminels, mais par la négligence générale. Le malfaiteur n'est pas un étranger. Ceux qui se plaignent sont eux-mêmes, sans le savoir,

leurs plus cruels ennemis. L'indifférence et l'ignorance, voilà les adversaires qu'il faut combattre. Que chaque épidémie soit une occasion nouvelle de faire connaître quelles sont les véritables causes des maladies; qu'il soit fait appel à l'activité générale pour travailler à détruire, dans les villes et dans les maisons, les causes d'infection! Il faut considérer les épidémies comme des crimes dont les sources les plus fécondes sont l'indifférence et l'ignorance.

Lorsque en 1840, le typhus ravageait l'Écosse, Alison, clinicien d'Edimbourg, montrait que la situation des pauvres et les mesures insuffisantes prises par la législature pour y remédier, étaient les causes principales de l'épidémie. Il soutenait que „le législateur „doit voir dans une semblable épidémie l'indice certain „que les pauvres se trouvent dans une position déses„pérée."

En 1846, dans un livre qui a pour titre: Origine et rôle de la fièvre et de la famine en Irlande, un médecin Irlandais, Corrigan, développait la même idée. En 1844 à 1846, le parlement avait fait de nouveaux pas dans la réforme de la loi des pauvres. Le système des maisons de travail (workhouses) avait été développé; mais la famine de 1846 vint démontrer l'insuffisance de ces mesures. Avec la misère, augmenta l'affluence dans les workhouses. L'encombrement engendra des fièvres contagieuses qui transformèrent bientôt ces établissements en de véritables hôpitaux. Une énorme mortalité s'ensuivit, frappant depuis 300 à 400 jusqu'à 2,400 personnes par semaine. „Outre l'impôt des pauvres," dit von Kleïnschrod, „le gouvernement donna un secours de 8,000,000 „de livres sterling, pour empêcher le peuple Irlandais de

„mourir de faim, pendant cette crise désastreuse. — A „chaque catastrophe de ce genre, les mêmes secours de„vront être prodignés sans plus de succès, jusqu'à ce „que la situation de l'agriculture et de l'industrie soit „complètement changée, que la majorité de la nation „soit formée de producteurs indépendants et qu'elle re„trouve ainsi cette dignité qui est le plus sûr garant „contre la dégradation bestiale et l'appauvrissement des „masses."

C'est à nous aujourd'hui de distribuer ces mêmes secours. Souvenons-nous, à cette occasion, que nous n'avons accompli, depuis 1848, que de très médiocres progrès dans la connaissance générale des causes qui amènent ces grandes crises. Je crois avoir tout fait, à cette époque, pour mettre en évidence les connexions qui existent entre le développement de la maladie et l'organisation sociale et politique du peuple. J'écrivais alors ces lignes: „L'histoire nous montre maintes fois que l'état de santé „des peuples et des armées peut décider du sort des plus „grands empires. L'histoire des maladies des peuples „ne peut plus être séparée de l'histoire de la civilisa„tion. Les épidémies sont comme de grands signes ré„vélateurs par lesquels l'homme d'état d'un sentiment „élevé peut apprendre qu'une crise existe dans le déve„loppement de son peuple et présente assez de gravité, „pour que la politique la plus imprévoyante ne puisse la né„gliger.[1])" A cette époque, j'espérais, plus qu'aujourd'hui, que des hommes d'état d'un sentiment élevé pourraient reprendre à temps les rênes du gouvernement. Mais hélas!

1) Die medicinische Reform. Eine Wochenschrift, herausgegeben von Virchow und Leubuscher No. 8. (25 Août 1848).

l'Irlande est maintenant encore le pays de la faim, de la fièvre pétéchiale et de l'émigration. Plus d'une de nos provinces se trouve encore, comme la Prusse orientale, dans la désolante situation d'être exposée à la famine, si une, où tout au plus deux récoltes viennent à manquer. L'expérience des 20 dernières années n'a fait que confirmer, hélas! ces paroles d'un médecin anglais expérimenté: „Nos philanthropes deploient, pendant toute „la durée d'une épidémie, une grande activité; mais bien-„tôt après, ils retombent dans une sorte d'inertie rela-„tive, comme les pauvres dans leurs habitudes de saleté „et d'intempérance[1]).“

Combien de fois faudra-t-il encore proclamer que le typhus est une maladie que, dans la plupart des cas, il serait possible d'éviter! N'en est-il pas pour lui comme pour la peste qui, dans les siècles précédents, désolait successivement toutes les parties de l'Europe par des épidémies sans cesse renaissantes? Cependant, non seulement la peste a disparu de l'Europe, mais elle a aujourd'hui presque entièrement cessé dans son berceau, l'Égypte, où, pendant neuf siècles, elle avait régné. Autrefois, elle n'existait pas en Égypte. Sous les derniers Pharaons, pendant les 194 années de l'occupation persane, les 309 ans que régnèrent Alexandre et les Ptolémées, toute la durée de la domination romaine, en un mot, tant qu'elle fut bien administrée et convenablement cultivée, l'Égypte fut exempte de la peste[2]). La nature n'a pas changé: „le cours régulier des saisons,“ dit Hecker[3]), „se pour-

1) W. Davidson, Ueber den Typhus. Aus dem Engl. Cassel 1843. S. 25.

2) Archiv f. path. Anat. II. S. 307.

3) J. F. C. Hecker, Geschichte der neueren Heilkunde. Berlin 1839. S. 103.

„suit sans se modifier depuis que le Nil se précipite „des montagnes abyssiniennes dans les plaines. Mais“, continue-t-il, „l'Égypte actuelle n'est plus le beau pays „des Pharaons et des Ptolémées, célèbre par sa fertilité „et la belle santé de ses habitants. Des barbares avides „et cruels l'ont envahie. L'esclavage, l'indolence bestiale, „incapable de résister aux éléments, ont remplacé l'in-„dustrie intelligente et l'activité soutenue qui avaient „su dominer la nature.“

Plus de trente ans se sont écoulés depuis que ces lignes ont été écrites. Depuis la peste a cessé d'être le fléau constant de ce pays, sans qu'aucun changement dans la nature ni dans le cours des saisons puisse en expliquer la disparition. Il s'est établi une sorte de gouvernement national qui n'a pas craint de jeter les bases d'une constitution, un gouvernement qui du moins a compris que le bien-être du peuple est la première condition des bonnes finances, que le paysan doit être dans une situation prospère, si l'on veut qu'il paie de gros impôts. L'agriculture se développe; les canaux sont remis en état. Déjà la locomotive poursuit sa route jusqu'au pied des Pyramides: c'est la civilisation renaissante qui a tué la peste dans son berceau.

Quand je publiai, en 1848, mon travail sur le typhus de la Haute Silésie, cette heureuse transformation n'était pas encore accomplie. Je crus pourtant pouvoir puiser dans l'histoire de la peste des enseignements applicables au typhus. A ceux qui demandent comment, dans l'avenir, on pourra prévenir des situations semblables à celle qui, sous nos yeux, s'est produite dans la Haute Silésie, la réponse logique est simple et facile: C'est par l'instruction générale, et avec elle, ses filles, la liberté

et la prospérité[1]). „Car," disais-je à un autre endroit, „une maladie épidémique ne témoigne-t-elle pas toujours de vices dans l'organisation sociale? En vain l'on „invoque les intempéries des saisons, les phénomènes cos„miques et autres événements, jamais ces phénomènes „ne causent, par eux-mêmes, d'épidémies. Ils ne les „produisent que si les hommes, par le fait d'une mau„vaise organisation sociale, se trouvent depuis longtemps „dans des conditions anormales[2])."

Le typhus famélique spécialément, à l'encontre des autres formes, et notamment du typhus des armées, est une maladie que l'on peut prévenir. Le revers, les nécessités de la guerre peuvent, malgré la meilleure administration, amener des circonstances où il est impossible de pourvoir à la nourriture, au campement, aux besoins d'une armée, et d'éloigner d'elle tout danger d'épidémie. Mais une province, un district surpris par le typhus famélique ne fait que subir les conséquences d'une longue série de fautes. Quelle part revient dans ces fautes aux malheureux qui en souffrent? Quelle part peut être imputée au gouvernement? c'est ce qu'il faut apprécier dans chaque cas particulier. Mais, comme nous l'avons fait voir, partout où la maladie s'est produite, régnaient l'indifférence et l'ignorance, car autrement les mesures nécessaires eussent été prises en temps utile, soit par la population[3]), soit par le gouvernement. On ne pourra comp-

1) Archiv f. path. Anat II. S 309.

2) Archiv f. path. Anat. III. S. 10.

3) Déjà Necker a fait voir combien une population, en restreignant à temps sa consommation, peut épargner pour les temps de misère. Dans la Prusse orientale, l'imprévoyance fut telle que dans plus d'un village, l'on se trouva sans ressource au milieu de l'hiver, après avoir vendu des blés à l'automne.

ter, dans l'avenir, sur une assistance efficace que le jour, où un grand nombre de citoyens libres, agissant et pensant avec indépendance, pourront consacrer leurs efforts au grand intérêt commun de la santé publique, disons de la santé générale.

Espérons qne ces enseignements achetés si cher ne rentreront pas dans l'oubli où plus d'une fois déjà ils sont retombés. Puissent les rudes épreuves que nous traversons, convaincre à jamais notre nation qn'elle doit travailler sans relâche à la paix, sans laquelle ni la liberté, ni l'instruction, ces deux conditions nécessaires du bien-être général, ne peuvent être conquises! Une épidémie famélique est un châtiment qu'un peuple s'inflige à lui-même par son ignorance et son indifférence.

Imprimé chez Jules Sittenfeld à Berlin.

